

Artiste: **L'orchestre des étudiants de l'Université de Musique  
Ferenc Liszt, dir. Albert Simon**  
Titre: **Schubert: VIIème symphonie**

**P (2005)**

## **:: NOTES MUSICALES**

L'enregistrement d'archive qui est ici présenté a été réalisé le 4 mars 1979 dans la salle de concert de l'Académie de Musique de Budapest. Ceci est un enregistrement de concert (avec ses quelques accidents techniques) dans lequel joue l'orchestre des étudiants de l'Université de Musique Ferenc Liszt sous la direction d'Albert Simon.

C'est dans les années 1950 qu'Albert Simon s'est fait connaître du public hongrois comme un chef d'orchestre brillant pour les concerts et pour l'opéra. Jeune, il était plus qu'une promesse : avec lui s'est manifesté dans la vie orchestrale hongroise un talent et quelqu'un ayant une telle exigence de qualité qu'on ne pouvait assurément lui prophétiser qu'un grand avenir. Puis en plein succès, sur un seul coup de tête, il s'est retiré de la vie musicale publique. Il sentait que les musiciens plus âgés, venant des grands orchestres, quelque fois fatigués dans leur routine, ne pouvaient que difficilement répondre à ses idéaux ; il voulait plutôt former un orchestre de jeunes prêts à travailler avec lui. C'est au milieu de conditions difficiles, on pourrait dire dans un atelier écarté, qu'il travaillait avec eux : quasiment une génération entière de musiciens actuels peut se présenter comme étant formée de ses élèves. Tout comme il était rigoureux avec lui-même, il l'était avec ses collègues. Ceux qui ont pu travailler à ses côtés gardent un nombre quasi-légendaire de souvenirs vibrants et d'anecdotes instructives de ses répétitions quelquefois pratiquement insurmontables de dureté mais également de ses concerts brillants légitimant la travail accompli et de sa bonhomie si humaine. Il a aussi beaucoup fait durant cette décennie pour que la musique contemporaine, alors à peine jouée, se fasse dignement entendre sur la scène des concerts hongrois.

Lorsque son bon ami et collègue, Dénes Kovács, le plus connu des violonistes de l'époque, est devenu recteur de l'Université de Musique (l'Académie de Musique), il a offert à Albert Simon la formation des nouvelles recrues de l'orchestre (1969). S'en sont alors suivies des années de travail minutieux sans relâche, à s'occuper de nombreux individus et groupes, avec des résultats peu spectaculaires et avec des obstacles provenant de problèmes de discipline et d'une atmosphère hostile, mais aussi avec de temps en temps des concerts qui ravissaient le public avec une qualité qu'on ne pouvait entendre ailleurs. Le public étranger a également connu son art au cours de certains concerts présentés lors de tournées. En 1978, avec son orchestre de chambre, il a gagné la médaille d'argent au concours Karajan de chef d'orchestre. Il a été trois ans professeur invité au Conservatoire de Paris. Bien qu'il ait sacrifié sa carrière de chef d'orchestre traditionnel dans l'intérêt de la formation artistique d'un nouvel orchestre et qu'il ait rarement dirigé un orchestre en public, ses quelques concerts sont des souvenirs inoubliables (malheureusement il en reste peu d'enregistrements) et prouvent que s'il l'avait voulu, il aurait pu occuper une place au côté des plus grands sur la scène internationale.

Albert Simon était considéré par de nombreuses personnes comme un perfectionniste, pour qui rien n'était assez bon. C'est une erreur. Il était prêt à pardonner les faiblesses si une interprétation musicale était sur le bon chemin. Il travaillait volontiers, voire même plus volontiers, avec des musiciens de qualité moyenne qu'avec les prétendues stars, car les premiers montraient souvent plus de souplesse d'esprit que les solistes imbus d'eux-mêmes. Il voyait le sommet de la connaissance musicale dans le jeu de l'orchestre. Il a

un jour dit à propos de quelqu'un : « il n'a pas pu devenir musicien d'orchestre, il sera peut-être encore bon à être soliste ». Son idéal n'était pas le talent sans limite (bien qu'il appréciait naturellement beaucoup le talent) mais les parties solo et tutti sobres, raisonnables, claires, bien articulées, sensibles. Quand on avait l'impression qu'il était « cruel » envers un musicien, il cherchait en fait à tout prix la manière de faire sortir la personne de son attitude indifférente ou présomptueuse et ensuite la placer dans l'état d'esprit humble et docile qui permet de donner toutes ses forces à la musique et sans lequel il est impossible de suivre activement le chemin de la musique et de faire passer sa beauté grâce à des moyens techniques fouillés.

Il était l'héritier et le représentant particulièrement doué et très cultivé de cette grande tradition centre-européenne qui a appris des plus grands : de professeurs comme Leó Weiner, Constantin Silvestri, George Georgescu, de chefs d'orchestre dont il a suivi de près les répétitions comme Erich Kleiber ou Otto Klemperer (à l'invitation duquel il a passé plusieurs mois à Londres à ces côtés), d'excellents musiciens et d'orchestres de chambre dont il a étudié le travail (et ce de la manière dont il l'exigeait aussi des autres : non pas « en général » mais avec minutie, en allant jusqu'au plus petit détail). C'est avec son idéal de formes et de sons déjà constitué (d'ailleurs non pas dans la théorie mais dans l'écoute), qu'il s'est intéressé au travail de la Staatskapelle de Dresde, en observant pendant des semaines les secrets de la grande tradition de l'orchestre allemand ou en analysant d'une oreille critique des centaines d'enregistrements. Il pouvait même déterminer avec une grande précision ce qu'il entendait dans toutes ses œuvres. Mais la formulation n'avait pas une grande importance à ses yeux, seule comptait l'observation vivante, la réaction rapide que l'on trouve dans la musique. Il a conservé toute cette expérience dans son oreille, telle une empreinte sonore, et l'a intégré dans sa propre conception artistique.

Il respectait énormément la partition mais il savait également qu'elle ne représente qu'un langage par signes. Il parlait souvent du rapport entre « notation et action », quand le compositeur ne peut donner dans une partition qu'une image imparfaite de ce qu'il ressent mais qui peut quand même être découvert dans cette partition. Il faisait référence à la phrase de Mozart : « Le musicien joue ce qu'il y a dans la partition mais comme si c'était lui qui l'avait écrite ». Il était particulièrement exigeant et sensible vis-à-vis de la pureté et de la transparence de l'harmonie, du rôle créateur de sens du temps musical, de la répartition naturelle des poids articulant de la musique, du son des instruments, de la mesure et de la transparence de l'orchestre. Il qualifiait avec hommage du terme de « minutieux » le travail des musiciens qu'il appréciait et lui aussi travaillait comme cela.

C'est de la vérité interne de la musique que naît l'idée que la précision, la clarté, l'exigence d'articulation ne rendent pas pédant le concert mais au contraire plus vivant. Le matériel musical paraissant dans sa pleine lumière est celui qui inspire la fantaisie, qui entraîne le tempérament. La musique d'Albert Simon était tout sauf « sèche ». Le spectateur extérieur naïf aurait d'ailleurs plutôt cru que son talent se manifestait chez lui en premier lieu par l'élancement dramatique, le sentiment exacerbé. Pourtant cet élan, ce sentiment n'était jamais arbitraire, n'était jamais recherché. A ses yeux, sa mission n'était autre que la restitution fidèle et humble de la matière musicale. Mais la musique elle-même est telle que, si cette action se réalise alors elle influe sur les auditeurs avec une force élémentaire. Il aimait aussi parler de la musique (celui qui jouait de la musique 12 à 14 heures par jour pouvait se le permettre) et son esthétique évoque la dualité suivante : rien n'est dans le sentiment et tout est dans le sentiment. Aimer la musique, c'est aimer les sons ; soigner les sons, c'est transformer l'amour de la musique en action. En réalité, Albert Simon (comme le rédacteur de sa courte biographie l'a écrit) « a dans la seconde moitié du XXème siècle été un musicien à l'influence unique et a enseigné l'essentiel de la musique à ses élèves » et l'on peut rajouter qu'il en a offert les résultats à son public.

Pour finir, quelques mots en souvenir du rapport entre Schubert et Simon. Il a raconté en privé qu'à l'âge de huit ans – avant les terribles événements qui ont suivi – il a entendu à la radio une musique qui l'a complètement enchanté par sa beauté improbable. Quand sa mère est entrée dans la pièce, elle a vu que son fils écoutait cette musique qu'il aimait tellement en enlaçant la radio. La musique était de Schubert, justement sa VIIème symphonie (d'après des souvenirs ultérieurs et incertains).

**László Dobszay**

(traduit par **László Dankovics**)